

LES IMMORTELS

TOME 3

LA CONQUÊTE

Patrice HUETZ



Les Immortels — La Conquête

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Vent de Macédoine

Babylone — 400 av. J.-C.

Ishtar contemplait les jardins suspendus depuis sa terrasse, laissant le parfum des roses de Damas envahir ses narines. Six siècles de vie, et elle n'avait jamais cessé de s'émerveiller devant cette construction que les mortels appelaient l'une des merveilles du monde.

Elle les avait vus naître, ces jardins. Elle avait connu Nabuchodonosor II, ce roi qui avait fait construire cette montagne verdoyante pour consoler son épouse méde, nostalgique des collines de son pays natal. Elle avait survécu à sa dynastie, aux Perses qui avaient suivi, et elle survivrait encore.

C'était sa certitude la plus profonde.

« Ma dame, le messenger est arrivé. »

Ishtar se retourna vers son serviteur — un eunuque de confiance qu'elle employait depuis une décennie. Dans dix ans, il faudrait le remplacer. Les mortels posaient des questions quand ils voyaient leurs maîtres ne pas vieillir.

« Fais-le entrer. »

Le messenger était un homme poussiéreux, épuisé par des semaines de voyage. Il s'inclina profondément.

« Grande dame, j'apporte des nouvelles de l'ouest. De Macédoine.

— Parle.

— Le roi Philippe consolide son pouvoir. Il a unifié les cités grecques sous son autorité. Certains disent qu'il regarde vers l'est.

— Vers l'est ?

— Vers la Perse, ma dame. Vers nous. »

Ishtar congédia le messager avec une bourse d'or et resta seule avec ses pensées.

La Macédoine. Un petit royaume barbare aux confins du monde grec. Rien qui mérite son attention.

Et pourtant...

Elle avait appris, en six siècles, à ne jamais sous-estimer les petits royaumes ambitieux. L'Assyrie avait été petite, autrefois. Rome l'était encore. Les empires naissaient dans l'obscurité avant d'embraser le monde.

Elle descendit dans les archives de son palais — un labyrinthe de salles souterraines où elle conservait des documents accumulés sur des siècles. Ici reposaient des tablettes cunéiformes, des papyrus égyptiens, des parchemins grecs. L'histoire du monde, préservée par une femme que le monde croyait morte depuis longtemps.

Elle trouva ce qu'elle cherchait : les rapports de ses agents en Grèce.

Philippe II de Macédoine. Né en 382. Roi depuis 359. Stratège brillant. Avait réformé son armée, créé la phalange macédonienne. Avait soumis les tribus thraces, puis les cités grecques. Athènes et Thèbes s'étaient inclinées à Chéronée, deux ans plus tôt.

Et il avait un fils. Alexandre. Dix-huit ans. Formé par Aristote lui-même.

« Un fils, » murmura Ishtar. « C'est toujours les fils qui posent problème. »

Elle ferma le parchemin et remonta vers la lumière.
Il faudrait surveiller ce Philippe. Et surtout ce fils.

Tyr — 400 av. J.-C.

À mille kilomètres de là, Yara déchargeait une cargaison de pourpre tyrienne.

La teinture valait son poids en or — littéralement. Extraite des murex, ces coquillages qui pullulaient sur les côtes phéniciennes, elle donnait aux tissus cette couleur pourpre que les rois et les prêtres s'arrachaient.

Six siècles de commerce, et la pourpre restait son meilleur investissement.

« Combien cette année ? » demanda-t-elle à son intendant.

« Trois mille amphores, maîtresse. Les teinturiers ont travaillé tout l'hiver.

— Bien. Envoyez-en mille à Babylone, mille à Égypte, et gardez le reste pour les Grecs. Ils paient mieux depuis leurs victoires. »

Elle supervisa les opérations jusqu'au coucher du soleil, puis monta sur le toit de son entrepôt pour contempler la mer.

La Méditerranée. Sa mer. Depuis six siècles, elle la sillonnait, bâtissant des fortunes et les perdant, créant des réseaux et les voyant s'effondrer. Tyr elle-même avait failli tomber, un siècle plus tôt, quand Nabuchodonosor l'avait assiégée pendant treize ans.

Mais Tyr avait résisté. Et Yara avec elle.

« Tu penses à lui ? »

Tala était apparue silencieusement — comme toujours. La guerrière nubienne avait le don de se déplacer sans bruit, même en armure.

« À qui ? »

— Tu sais très bien. Théon. »

Yara serra les lèvres. Cinquante ans. Cinquante ans que Théon était mort, et la blessure était encore vive.

« Je pense toujours à lui. Mais moins souvent. C'est peut-être ça, guérir. Ne pas oublier, mais penser moins souvent.

— Tu ne guériras jamais complètement.

— Je sais. Et je ne le veux pas. La douleur me rappelle qu'il a existé. Qu'il a compté. »

Tala s'assit à côté d'elle, leurs épaules se touchant.

« J'ai reçu des nouvelles du nord. Des marchands qui reviennent de Grèce.

— Quelles nouvelles ?

— La Macédoine s'agite. Leur roi prépare quelque chose de grand. Certains parlent d'une invasion de la Perse.

— La Perse ? » Yara haussa un sourcil. « Ils sont fous. L'Empire perse est le plus vaste du monde. Une armée macédonienne serait engloutie avant d'atteindre Babylone.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Les Perses ne sont plus ce qu'ils étaient. Leur empire est vieux, divisé. Les satrapes complottent entre eux. Un coup bien placé pourrait tout faire s'écrouler.

— Tu parles comme une stratège.

— Je suis une stratège. Et je te dis de ne pas sous-estimer ces Macédoniens. »

Yara considéra les paroles de Tala. La Nubienne avait combattu dans plus de guerres qu'elle ne pouvait en compter. Son instinct militaire était rarement en défaut.

« Que suggères-tu ?

— Rien pour l'instant. Mais garde un œil ouvert. Et diversifie tes investissements. Si la Perse tombe, tu ne veux pas tout perdre avec elle.

— Je ne perds jamais tout. C'est ma spécialité.

— Ta spécialité, c'est de rebondir après avoir tout perdu. Ce n'est pas la même chose. »

Yara sourit malgré elle. Tala la connaissait trop bien.

Alexandrie — 400 av. J.-C.

Akhénon rangeait des rouleaux de papyrus dans sa bibliothèque secrète quand il sentit le picotement familier.

Un autre immortel approchait.

Il posa son travail et monta sur le toit de sa maison, scrutant les rues d'Alexandrie. La ville était jeune — à peine un siècle d'existence — mais elle grandissait rapidement. Le phare n'était pas encore construit, mais déjà les savants affluaient, attirés par la promesse d'une bibliothèque qui rassemblerait tout le savoir du monde.

Une silhouette apparut au coin de la rue. Grande, massive, des cheveux roux flamboyants même dans la pénombre du crépuscule.

Brennos.

Le Gaulois grimpa sur le toit avec une agilité surprenante pour sa carrure.

« Scribe. Ça fait longtemps.

— Quarante ans. Depuis le Conseil de Babylone.

— Le temps passe vite quand on en a beaucoup. »

Brennos s'assit lourdement, faisant craquer les tuiles sous son poids.

« Je viens te prévenir. Quelque chose se prépare à l'ouest.

— La Macédoine ?

— Tu es au courant ?

— Je suis toujours au courant. C'est ma spécialité. »

Brennos grogna. Il n'avait jamais aimé Akhénon — trop intellectuel, trop détaché, trop égyptien à son goût. Mais il respectait son réseau d'informateurs.

« Qu'est-ce que tu sais ?

— Philippe de Macédoine a unifié la Grèce. Il prépare une expédition contre la Perse. Son fils Alexandre l'accompagnera probablement.

— Une expédition ? C'est une invasion, oui. Ces Grecs veulent conquérir le monde.

— Ils ne seront pas les premiers à essayer. Ni les derniers.

— Mais ils pourraient réussir. J'ai vu leur armée, scribe. Leur phalange. C'est une machine de guerre comme je n'en ai jamais vu. »

Akhénon considéra ces paroles. Brennos était un guerrier, pas un stratège, mais il avait un instinct pour la violence que six siècles de combats avaient aiguisé.

« Tu penses qu'ils peuvent vaincre la Perse ?

— Je pense qu'ils peuvent essayer. Et dans le chaos qui suivra, nous devons choisir notre camp.

— Le Pacte nous interdit de prendre parti.

— Le Pacte ! » Brennos cracha par terre. « Le Pacte nous dit de rester dans l'ombre. Mais que se passe-t-il quand l'ombre elle-même est balayée ? »

Vallée du Gange — 400 av. J.-C.

À des milliers de kilomètres à l'est, Jin Wei méditait au bord du fleuve.

Il avait quitté la Chine deux décennies plus tôt, poussé par une soif de comprendre que les enseignements de Confucius n'avaient pas étanchée. Il avait traversé les montagnes, les déserts, les royaumes inconnus, jusqu'à atteindre cette terre que les Grecs appelaient l'Inde.

Ici, il avait trouvé d'autres sagesses. D'autres questions.

« Tu es loin de chez toi, étranger. »

Jin Wei ouvrit les yeux. Un vieil homme se tenait devant lui, vêtu d'une simple robe safran. Un moine, probablement. Un disciple du

Bouddha, mort deux siècles plus tôt mais dont l'enseignement continuait de se répandre.

« Je suis chez moi partout où je peux réfléchir.

— Une belle pensée. Mais fausse. Nous avons tous des racines. Même ceux qui les arrachent. »

Le vieil homme s'assit à côté de lui.

« Je t'observe depuis plusieurs jours. Tu ne manges presque pas. Tu ne dors presque pas. Et pourtant, tu sembles en parfaite santé. Qui es-tu vraiment ? »

Jin Wei sourit. En six siècles, il avait appris à reconnaître ceux qui voyaient au-delà des apparences.

« Je suis un chercheur. Comme toi, je suppose.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Le sens. La raison de notre existence.

— Et tu l'as trouvé ?

— Non. Mais j'ai trouvé de meilleures questions. »

Le vieil homme hocha la tête, satisfait.

« C'est un bon début. Le Bouddha disait que la vie est souffrance. Mais il disait aussi que la souffrance peut être transcendée. Peut-être que ta quête de sens est elle-même le sens.

— Peut-être. Ou peut-être que je cherche quelque chose qui n'existe pas. »

Ils restèrent assis en silence, regardant le Gange couler vers la mer.

Jin Wei pensait à ses compagnons immortels, dispersés aux quatre coins du monde. À Akhénon et ses archives. À Yara et ses fortunes. À Tala et ses guerres. À tous les autres, vivant leurs vies éternelles, cherchant leurs propres réponses.

Et il pensait à Mira. La mystique. Celle qui, de tous, semblait la plus proche d'une réponse.

Il devrait lui rendre visite, un de ces jours. Avant que le monde ne change trop.